

plus de valeur et méritent tout au moins d'être sérieusement étudiés.

Il apparaît clairement que c'est un manifeste républicain : nous ne voulons pour preuves que ces deux propositions : le Corps Législatif ne peut être protégé par le pouvoir exécutif ; le souverain doit être élu et encore l'idée de la souveraineté est-elle écartée, puisqu'il est dit que le principe électif doit être dérogé des compromis monarchiques.

La première de ces deux propositions a une portée qu'il ne faut pas méconnaître : elle tend à transporter tout le pouvoir au Corps Législatif, à faire du pouvoir exécutif le simple agent chargé d'exécuter les ordres de la Chambre, à transformer enfin la Chambre en une Convention. C'est bien là un programme révolutionnaire complet.

Mais, hâtons-nous de le dire, les auteurs du manifeste s'ils précisent le but qu'ils ont en vue, ils indiquent aussi les moyens par lesquels ils espèrent y arriver ; c'est par les votes pacifiques et constitutionnels, c'est à dire appuyés à la fois sur le droit et sur l'opinion, qu'ils comptent fonder de nouvelles et durables institutions. On pourrait donc appliquer à ce manifeste ce que le citoyen J. A. Mancel, candidat de la 3<sup>e</sup> circonscription, dit de lui-même sur son affiche : Radical quant au but, modéré quant aux moyens.

La publication de ce document nous paraît utile, car elle précise nettement la situation de l'opposition vis-à-vis du gouvernement. On peut remarquer que le nom de M. Banoel figure le premier sur la liste des 27 adhérents : c'est l'ordre alphabétique qui l'a voulu ainsi, mais il faut bien reconnaître que ce manifeste est plutôt l'expression de la politique nouvelle des républicains que celle de la politique ancienne des cinq ; et la preuve c'est qu'on a sur quelque peine à rallier M. Ernest Picard et à faire approuver par M. Jules Favre la phrase sur les compromis monarchiques.

Les députés de l'opposition se sont donc bornés à combiner et à publier leur plan de campagne ; ils n'ont pas voulu intervenir collectivement dans la lutte électorale, et laissent les électeurs à eux-mêmes, ne voulant pas qu'on leur reproche comme au gouvernement d'avoir des candidats officiels.

Voilà les journaux qui commencent à publier leurs listes : il s'est constitué une sorte d'alliance, une vraie réunion de l'Union libérale, portant ces quatre noms : Carot, Arago, Grémieux, Brisson. Je ne veux rien affirmer, mais je crois que ce sont là les quatre noms qui ont toutes chances de sortir de l'urne, soit au 1<sup>er</sup> soit au 2<sup>e</sup> tour.

Voilà enfin les affiches de M. Poyer-Quertier placardées dans la 3<sup>e</sup> circonscription ; tout ce que cette candidature peut espérer, c'est d'empêcher M. Grémieux d'être élu le premier jour.

On a dit que M. de Girardin avait été appelé à Compiègne ces jours-ci, non pas comme invité, mais en qualité de journaliste. Dans les bureaux de la *Liberté* on ne dément pas cela, on paraît même flatté que le patron de la maison ait été consulté par l'Empereur. D'un autre côté, on m'assure que M. de Girardin n'a pas été mandé à Compiègne et n'y est pas allé.

Grâce au bruit de la lutte électorale, la réception de M. Werther par l'Empereur passe presque inaperçue. Cependant il y a un immense intérêt pour nous à savoir que de bonnes relations existent entre la France et la Prusse, et si l'on nous en rapporte aux paroles échangées hier à Compiègne, jamais les relations des deux puissances n'ont été meilleures. Il faut espérer que cela durera longtemps.

CH. CAROT.

Paris, mercredi 17 novembre.

Il y a dans le manifeste de la gauche deux expressions qui en résumé tout

l'esprit, qui en constituent pour ainsi dire toute la morale ; les vingt-sept députés réunis chez M. Jules Favre protestent en même temps contre les compromis monarchiques et contre les violences démagogiques.

Je ne sais pas si, au point de vue de l'opposition systématique, et, comme tactique, une telle déclaration est bien à craindre ; il nous serait fort agréable d'avoir sur ce point, l'avis de M. Thiers le plus habile peut-être de tous nos stratèges parlementaires. L'opposition a voulu en effet dresser une machine de guerre contre le gouvernement. Qu'a-t-elle fait ? Elle a décrété la condamnation du principe monarchique et des procédés révolutionnaires. D'un côté le principe monarchique est la base des institutions actuelles, encore soutenues par la majorité du pays ; il est la loi nationale. De l'autre les moyens violents sont désués par une minorité qui compte peu dans la nation parce qu'elle se compose d'éléments peu considérables.

Or il arrive ceci, c'est que l'opinion tient peu de compte de la profession de foi républicaine exposée d'une façon presque platonique, et qu'elle attache une grande importance à la condamnation prononcée contre les adeptes de l'émeute. L'opposition se place donc entre le gouvernement et le parti de l'insurrection : on savait à l'avance qu'elle se proposait d'attaquer le gouvernement ; sous ce rapport rien ne nous surprend ; mais elle inflige un éclatant désaveu au parti de l'insurrection qui est à la fois l'ennemi du gouvernement et de la liberté. C'est là le fait capital, celui qui restera : il y aura par conséquent une question sur laquelle l'opposition et le gouvernement seront d'accord, la nécessité de combattre la révolution violente. C'est pour cela que le manifeste de la gauche, tout en affirmant les tendances républicaines, est essentiellement conservateur.

Voici, d'après de nombreux renseignements comparés, quelle paraît être la situation électorale à Paris : dans la 8<sup>e</sup> circonscription, M. Emmanuel Arago a toutes chances de passer au premier scrutin ; dans la 1<sup>re</sup>, les conservateurs et les libéraux se renouvellent pour lutter contre les partisans de Rochefort, et le résultat est incertain. Dans la 4<sup>e</sup>, les chances de M. Brisson augmentent chaque jour au détriment de M. Glais-Bizoin ; dans la 3<sup>e</sup>, il est probable que M. Grémieux sera élu au 1<sup>er</sup> tour et que M. Poyer-Quertier n'aura qu'une forte minorité. En effet, M. Ledru-Rollin vient de lancer son troisième manifeste, par lequel il déclare renoncer à toute candidature.

M. de la Guéronnière a eu un long entretien avec l'Empereur et est reparti pour Bruxelles. Naturellement, on dit que M. de la Guéronnière figurera dans la prochaine combinaison ministérielle. Tant pis ; ce serait un mauvais choix dans un moment où l'opinion réclamait des hommes nouveaux et des idées nouvelles. M. de la Guéronnière se trouverait désigné pour le portefeuille des affaires étrangères.

On dit que le général d'Autemarre a demandé que la garde nationale fut désignée au lieu de la garde impériale, pour occuper les postes du Sénat et du Corps législatif.

Il paraît que dans le monde diplomatique on a été surpris de la réserve et du ton froid de la réponse que l'Empereur a faite au nouvel ambassadeur de Prusse ; d'autant plus que les paroles de l'ambassadeur pouvaient être considérées comme une avance au gouvernement français.

M. Rochefort va fonder un journal qui s'appellera *la Marseillaise* ; M. Maroteau (?) va ressusciter *le Père Duchesne* ! En vérité ces gens-là seraient payés par la police pour servir le gouvernement qu'ils aggraveront, pas autrement.

CH. CAROT.

**Mort de M. Alfred Nettement.**

Paris, mercredi 17 novembre.

Nous venons, le cœur navré, d'accompagner à sa dernière demeure un écrivain aussi respectable par le talent et sa fidélité aux convictions de toute sa vie, que par la noblesse de son cœur. Avant-hier, M. Alfred Nettement tenait encore la plume ; on l'a enlevé aujourd'hui.

Pas un nom de journalisme ne doit être honoré plus que celui d'Alfred Nettement ; catholique et légitimiste, il avait commencé par être ; légitimiste et catholique, il resta jusqu'à la fin. Il réalisa dans sa vie le *Justum actenacem propositum virum* du poète latin, avec une addition d'esprit évangélique.

La période principale de la carrière d'Alfred Nettement s'étend entre 1848 et 1851. Rédacteur en chef du journal *l'Opinion publique*, qui marqua dans la presse de droite par la vivacité de ses allures, l'indépendance et le libéralisme de ses idées ; député du Morbihan à l'Assemblée législative, Alfred Nettement eut une position considérable. Les événements de décembre 1851, auxquels il avait résisté de son mieux, avant, et en travers desquels, il essaya encore de se mettre, après, à mener la suppression de *l'Opinion publique*, dont les collaborateurs principaux s'appelaient A. de Pontmartin, A. Bert de Circourt, Henry de Pène, A. Sala, A. de Calonne, aujourd'hui directeur de la *Revue contemporaine*.

M. Alfred Nettement ne fut plus dès lors que de journalisme littéraire, de la critique à *l'Union* et à la *Gazette de France* ; il publia des livres auxquels le mérite n'a pas plus manqué que la conscience.

Quand on jette la pierre aux journalistes de notre temps, quand on se voit tenté de les confondre tous dans une même réprobation, on oublie trop qu'il existe parmi eux des Alfred Nettement ; n'y en eût-il qu'un, cela suffit à réhabiliter une profession. Bon, laborieux, fidèle, éloquent, dans ses écrits, spirituel dans sa causerie, sans jamais que sa charité lâchât la bride à la tournure malicieuse de sa pensée, tel fut Alfred Nettement, auquel tous ceux qui l'ont connu élevèrent un autel dans un coin de leur mémoire.

M. Alfred Nettement avait fait ses débuts à la *Mode* et à la *Quotidienne*, aussi à la *Gazette de France*, avant de fonder *l'Opinion publique*.

Il collabora, après 1851, à la *Revue Contemporaine*, fondée par le marquis de Ballevat, et où les principaux écrivains du parti qu'on appelait alors la fusion : les Guizot, les Salvandy, les Villemain, se consolaient dans l'activité littéraire des débuts de la politique.

La liste des ouvrages d'Alfred Nettement est très longue ; nous citerons seulement les principaux :

- Histoire de la Révolution de Juillet ; Histoire de Journal des Débats ; Exposition royale ; Histoire de la Littérature française sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet ; etc., etc.*

Après de nombreux travaux, il laisse une très importante *Histoire de la Restauration*, qui sera sa grande œuvre et le couronnement de sa longue et belle carrière.

Grande était la foule des amis, des fidèles, des compagnons d'armes qui ont rendu les derniers devoirs à cet homme de bien et ont accompagné sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière Montmartre, où elles reposent dans un caveau de famille, près de ceux qu'il a tant aimés et qu'il nous a tant dévoués dans une vie meilleure.

C'est à une plume plus compétente que la nôtre, à la plume amie de M. de Pontmartin, que reviendra l'honneur d'écrire dignement l'oraison funèbre lorsque d'Alfred Nettement. Nous promettons à nos lecteurs de mettre sous leurs yeux la vie,

— tracée de main de maître — de celui qui s'en est allé après avoir combattu le bon combat.

CH. NORDEL.

*L'Union consacre à son collaborateur, l'article suivant :*

Infatigable ouvrier du devoir et du dévouement, Alfred Nettement a été frappé sur ce champ de bataille de la pensée où nous éprouvons notre vie ; il est mort à son poste, comme il convient à un soldat de l'Eglise et de la Monarchie.

L'affliction profonde que nous cause cette belle mort ne nous permet que d'esquisser ici, à traits rapides, une existence toute de sacrifices, et de laquelle les principes que nous serions attendus encore de longs et de féconds efforts.

Dès ses plus jeunes années, doué d'un rare talent qu'avait développé l'environnement d'une solide éducation et des études vigoureuses, Alfred Nettement avait pris sa place au premier rang de cette génération brillante dont il devait être l'historien si juste et si impartial, et qui, née au soleil de la Royauté et de la liberté, jeta un si vif éclat sur les dernières années de la Restauration et resta l'honneur et le lustre de la renaissance littéraire et chrétienne de notre patrie.

Partout où, depuis les fatales journées de 1830, se livrait la lutte héroïque pour le droit méconnu, Alfred Nettement paraissait comme l'un des champions les plus ardents et les plus aimés. Il ressentait dès lors l'amer plaisir et la joie douloureuse d'être parmi les vaincus de l'honneur, de la probité et du patriotisme ; et, jusqu'à son dernier soupir, il s'en est félicité, dans le calme de son âme droite et dans la fermeté de ses espérances invincibles.

Les journaux et les revues se disputaient ses écrits, et il suffisait encore à publier, dans des livres qui restèrent, les plus intéressants travaux de littérature, de critique et d'histoire.

La confiance et l'admiration de la fièvre et catholique Bretagne vinrent le chercher au lendemain de 1848 pour lui donner le mandat de défendre l'ordre et la société, et il remplit cette mission, sur les bancs de la droite, à l'Assemblée législative, avec une énergie et une loyauté qui lui valurent, au 2 décembre, une captivité privilégiée. Représentant et directeur de *l'Opinion publique*, Alfred Nettement expia, par une détention prolongée, sa fidélité à son mandat et sa courageuse opposition aux desseins du césarisme.

Revenu dans la studieuse retraite où l'attachait sa conscience, M. Nettement reprit, avec un ardeur sans merci, les œuvres historiques et littéraires par lesquelles il rendait d'éclatants et nouveaux témoignages à sa foi catholique et à ses convictions royalistes. C'est alors qu'il put entreprendre et conduire à un légitime succès, la grande œuvre, cette *Histoire de la Restauration*, si exacte et si équitable, fruit de recherches si précieuses et de veilles si fécondes, monument de vérité et d'impartialité que nos adversaires saluent de leur estime et que nos amis applaudissent avec reconnaissance.

En même temps, sa collaboration était acquise à nos communs travaux. L'affection et le respect des lecteurs de *l'Union* était l'une des plus douloureuses récompenses de ce dévouement sans bornes et de ce labeur sans merci.

M. Alfred Nettement est mort comme il avait vécu, en humble et ferme chrétien. Lui aussi avait porté son tribut filial à la défense du Saint-Siège, et les bénédictions de S. S. Pie IX (1), seul Roi sur le trône dont il ambitionnait les faveurs, avaient donné à son cœur d'innommables consolations.

Comme tous ceux qui se vouent à être les courtisans de l'infortuné et les serviteurs de la vérité, Alfred Nettement a

(1) S. S. Pie IX avait désigné lui envoyer le collier de commandeur de son Ordre.

l'honneur de mourir pauvre. D'un dévouement admirable, d'une fierté digne et modeste, d'une conscience à toute épreuve, il laisse aux siens un grand héritage de vertu, de constance et d'honneur.

L'augusté de la Maison de Bourbon, qui dévota son pouvoir à la cause de Dieu, j'oserai le dire, n'est-ce pas qui compensent tous les sacrifices, nous ont vu la perte de ce serviteur toujours prêt et toujours fidèle. Ce sera, avec les regrets et les prières de nos amis, ce sera, avec les immortelles perspectives qu'ouvre la religion, le seul, mais profond adoucissement qui puisse être apporté à l'immense douleur de sa veuve, de ses enfants, de sa famille et de ses compagnons d'armes.

Henry de Riancey.

*Le Figaro*, par la plume de M. Adrien Marx, l'évoque, en ces termes, des regrets que lui inspire la perte de M. Alfred Nettement :

« Le journalisme français vient de perdre un de ses illustrés les plus honorables, et la cause légitimiste un de ses plus nobles défenseurs. Alfred Nettement est mort avant-hier dans un très modeste logis qu'il occupait rue de Bellechasse. C'est avec émotion que je signale la simplicité de cette demeure, où j'ai trouvé tout à l'heure une famille dans les larmes ; celui qui partage avec les pauvres le fruit de ses labeurs n'a pas souci d'embellir sa maison.

« M. Alfred Nettement était la charité même. Ses vertus à ses débuts que cette image n'est pas une exagération. Si toutes les infortunes qu'il a souffertes se groupent autour de la fosse où va se le descendre, le Père-Euchariste devient trop étroit, et si on se sent le cœur oppressé par la pitié pour lequel il s'est dévoué, puis qu'il a saisi une plume, tout adoucit ses services, il lui faut élever un monument bien haut ; car la tâche de ses vertus ne tendrait pas sur une simple solée de petite taille.

« Ce qui distinguait, surtout le défunt, c'était, en matière religieuse, comme en matière politique, une inaltérable douceur et une modération de son ton. On n'a pas souvent vu un homme si compatissant contre quiconque, ami ou ennemi. Il a toujours répondu à ses contradicteurs avec une réserve dont nul ne pouvait le faire sortir.

« Il n'était pas l'homme des transactions, et sa politique s'accommodait peu des lignes orisées. Son naturel était un côté entier qui rappelle les héros de la Rome antique. Tout d'un coup, il se mettait ni les concessions ni les faiblesses, et subissait sans murmurer les hasards de la vie publique. Lorsqu'il fut informé à Mazas, après le coup d'Etat, dans un cachot dont l'humidité déterminait plus tard la perte de son œil droit, il n'éleva pas la voix. Courbant la tête, il se taisait dans la conscience du devoir accompli et un acquiescement aux rigueurs qui l'accablèrent. Jamais, depuis, il ne fit allusion à ces dures épreuves. Lorsqu'il évoquait les circonstances qui avaient provoqué sa demi-cécité :

« — Que voulez-vous ? disait-il simplement, on a agi avec moi comme il était juste. On ne pouvait traiter un obstacle comme un appel.

« Toujours utile à la cause légitimiste, sans cesse occupé à la défendre, attaché de la faire aimer — sinon de la faire adopter — par l'exemple de ses vertus, M. Nettement était fort apprécié et fort aimé du comte de Chambord, que sa modération avait gagné autant que celle de M. Berryer. Celui-ci pensait que Henri V, son héritier, portait constant avec lui ; il fut le parrain de son fils aîné et donna, tant qu'il put, comme il put, à son intégrité familiale, des preuves d'affection et de gratitude.

« Je ne puis — faute de place — donner ici la liste des œuvres de M. Alfred Nettement. Son style était sobre, simple, et grand. Tout ce qu'il a écrit était lui ; c'est à dire convaincu, loyal et honnête.

C'est pourquoi nous nous découvrons bien bas devant cet homme qui s'est vaillamment cimetière avec l'eslime et les regrets de tous ceux qui l'ont vu approcher. . .

« Il a succombé à quarante années d'un travail opiniâtre, plutôt qu'à une maladie. Depuis quarante ans, cet homme de bien, courbé dix-sept heures par jour sur un bureau, usait sa vie et mourait en détail.

« Vendredi un engourdissement subit a envahi tout son corps. Il s'est couché, et presque aussitôt, il a perdu connaissance. Il entendait à peine, ne reconnaissant pas ses proches et parlant incohérentement. On l'a vu dans un état de demi-conscience, et on l'a vu mourir.

« Je ne puis — faute de place — donner ici la liste des œuvres de M. Alfred Nettement. Son style était sobre, simple, et grand. Tout ce qu'il a écrit était lui ; c'est à dire convaincu, loyal et honnête.

Adrien Marx.

**AUX HONNÊTES GENS.**

Vrai Dieu ! Jacques à quand arrivés-vous en France ? En vérifiant nos calendriers, nous voyons que vous n'êtes pas encore arrivés. Jacques à quand arrivés-vous en France ? En vérifiant nos calendriers, nous voyons que vous n'êtes pas encore arrivés. Jacques à quand arrivés-vous en France ? En vérifiant nos calendriers, nous voyons que vous n'êtes pas encore arrivés.

— Ils s'aiment, dit-il, vous en avez la certitude — s'écria-t-il — et vous vous imaginez que cela suffit ! Mais c'est vous qui me faites de la peine, Mme Briant, car vous abandonnez au hasard le bonheur de mon enfant !

— Un mariage dédaigneux, accompagné d'un mouvement d'épauls très significatif, répondit à ces paroles, les plus énergiques peut-être que le docteur eut fait entendre de sa vie.

— Ma femme, je vous en conjure — reprit-il avec anxiété et tendresse — si vous savez quelque chose de plus que ce que vous venez de m'apprendre, dites-le moi ! Oui, vous avez raison, elle l'aime... je devine maintenant la cause de sa tristesse, de sa pâleur...

— Eh bien ! que vous fait-il de plus ? — demanda incidemment Mme Briant.

— Ce qu'il me faut de plus ? Que M. de Beauvregard s'explique ; qu'il s'explique avant deux jours ! Et s'il ne se décide pas, nous demander la main de Corinne, j'embrasserai la pauvre enfant faire un petit voyage, et à son retour elle épousera le fils de mon digne ami Rogeon.

— Ah ! c'est vous M. Simon, que vous faites tout ce tapage ? — dit ironiquement Mme Briant.

— C'est pour ma fille, madame ! pour ma fille, dont votre vanité compromettait le bonheur, la vie, peut-être, j'ai été faible jusqu'à ce jour, mais je prends Dieu à témoin que je ne le serai plus.

— Ce langage était si extraordinaire que Mme Briant crut un instant que son mari s'était égaré pendant son absence ; mais en voyant la clé du meuble qui gardait toutes les clés de la maison, elle reconnut son

erreur et elle se prépara à la défensive, ce qui était pour elle une situation toute nouvelle.

— Votre M. Rogeon vous a mis la tête à l'envers — dit-elle.

— Rogeon est un homme de bien, madame ! Dieu qui nous a eus tous jamais eu que des amis de cette espèce.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur ; mais son fils ne sera jamais mon gendre.

— C'est ce que nous verrons.

— Un homme de bien !

— Son père était échevin, madame ; et le vôtre, je suis lâché de vous le rappeler, était marchand.

— Négociant, monsieur ! — s'écria Mme Briant, dont les yeux auraient voulu pouvoir foudroyer son mari.

— Marchand — répéta Briant. — A telles enseignes que vous avez des cousins qui le sont encore. Ce n'est pas un déshonneur, entendez-vous bien ? Mais cela fait qu'il y a folie à vous et à moi de croire que M. de Beauvregard voudra s'allier à nous. Laissons ce rêve, ma femme — continua le docteur avec plus de bonhomie — et songeons de bon foi et de bon accord à assurer le bonheur de notre petite Corinne. Remplissons le sourire sur ses lèvres, le contentement dans son regard, et si elle est heureuse, eh ! appelant Mme Rogeon, ne nous en plaignons pas.

— Jamais ! — s'écria Mme Briant avec fureur.

— Que ferez-vous, cependant, si vos espérances ne se réalisent pas ?

— C'est impossible !

— L'impossible arrive, ma femme, et dans ce cas...

— Dans ce cas — reprit Mme Briant, qui crut que son mari faiblissait — je dirai

quel c'est de votre faute, que vous m'avez mal secondé, que vous êtes un mauvais père, un tyran... tout ce qu'il y a de plus monstrueux enfin.

— Vous direz tout cela, ma femme ; mais vous ne le ferez croire à personne, et vous ne le croirez pas, vous-même. Cependant j'ajoute que je viens d'être beaucoup trop vil, je reconnais que j'ai eu tort, et je vous en demande pardon.

— Alors, écrivez à M. Rogeon que vous répondez positivement sa demande.

— Je n'écrirai pas cela — répondit Briant, qui voulait calmer sa femme, mais qui ne songait point à lui céder.

— Eh bien ! je le ferai, moi ; et nous verrons si il aura le cœur de jeter le trouble dans un ménage si uni jusqu'à ce jour.

— D'abord, ma chère, notre ménage n'a jamais été beaucoup plus uni qu'en ce moment ; ensuite vous ferez une chose qui vous conviendra de ridicule dans ce pays où vous jouissez d'une grande considération. Réflexionnez à tout cela, et comme vous avez un tact exquis, vous comprendrez qu'il faut mener cette affaire plus doucement. Demandons à Rogeon, quelques jours pour réfléchir pendant ce délai nous consulterons Corinne ; si elle aime, comme vous l'espérez et comme je le crois raisonnable, M. de Beauvregard, je m'adresserai franchement à lui, et, comme ami, comme père, je le supplierai de s'expliquer. Ce parti est sage, cette marche est loyale, vous me trompez bien si vous vous refusez à l'accepter.

Il n'y avait rien à répondre à une déclaration à la fois aussi juste et aussi bienveillante. Elle entra dans les vœux de Mme Briant, mais elle avait le tort immense

de venir de son mari : elle allait donc la combattre, lorsque Corinne parut à la grille du jardin. Tristan l'accompagna.

— Ouvrez-vous enfin les yeux — dit Mme Briant à son mari, en lui montrant les deux jeunes gens qui se séparaient ; car Tristan reprit le chemin du château.

— Oui, ma femme, je le vois — reprit avec inquiétude le docteur — et Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard !

Puis, quand Corinne fut près de la fenêtre du salon qui était ouverte, il lui fit signe de venir le trouver.

(La suite au prochain numéro)